Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 4

Artikel: On verra voir...
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199871

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quand lo boutsi eut pahî la bîta, la féna lai dese :

— Yaméri bin vo z'offri on verro dé vin, ma noutrè z'hommo l'ont tòlamint tsantâ to l'hivai à l'into dâo bossaton, qu'ora, l'est lo bossaton que tsanté !

Le pied de bas.

CONTE DE CHEZ NOUS

(Fin.)

III

Le lendemain, l'aïeule ne se leva pas; elle avait pris froid, disait-elle, et se plaignait de vives douleurs dans le côté droit. Jenny Ansermoz la soigna avec tant de sollicitude, qu'elle s'en montra touchée. Sa fille crut le moment favorable à l'exécution de son projet.

Elle ne s'y décidait pas sans appréhension; elle connaissait sa mère, elle savait, notamment, qu'elle n'avait jamais pu souffrir son mari. Cependant, se disait-elle, c'est pour moi et mes enfants; c'est ma mère, elle n'aura pas le cœur assez dur pour me refuser ce service, elle s'attendrira sûrement lorsqu'elle connaîtra notre situation. Néanmoins, cette démarche lui coûtait et son mari en attendait le résultat avec non moins d'inquiétude : c'était son dernier atout; il était arrivé au point que l'on ne dépasse pas sans déchaîner la débâcle. Et il voyait déjà sa maison vendue aux enchères, la vieille demeure des Ansermoz, où tant d'aïeuls avaient vu le jour et s'étaient endormis, devenir la propriété d'un voisin cupide. Son père la lui avait laissée couverte de dettes, c'est vrai, mais il avait espéré la libérer à force de labeur. Et le guignon était venu, avait détruit ses belles illusions. Les dettes, comme une pelote de neige lancée sur une pente, s'étaient arrondies de jour en jour, d'échéances en échéances, de telle sorte qu'aujourd'hui il ne lui restait plus une perche qui ne fût hypothéquée.

Il pensait à tout cela en allant et venant dans son écurie où une aube grise se glissait lentement.

Lorsque Jenny pénétra dans la chambre de sa mère, celle-ci remarqua sa pâleur et son air préoccupé.

— Dieu, ti possible, que tu as *pouèle* mine, ce matin ! Qu'as-tu bien pu ramasser ?

Jenny saisit l'occasion qui lui était offerte.

— On peut bien avoir mauvaise mine lorsqu'on a la tête bourrelée de soucis.

La vieille hocha la tête.

— Des soucis, des soucis ! l'éternelle plainte des campagnards... j'en ai assez eu ma part; chacun son tour, comme on dit.

— C'est une maigre consolation ; mais ça ne nous donne pas l'argent nécessaire pour payer nos dettes. Avec un ménage comme le nôtre, des années mauvaises, des maladies, les pertes, sans compter les anciennes dettes qui nous tirent en bas...

L'aïeule se mit à toussoter.

— Oh ! oh ! oh !... vois-tu, Jenny, ne m'ennuie pas avec tes jérémiades; tout ça c'est des histoires qui regardent ton homme. J'en ai eu ma part, aux jeunes de se débrouiller.

La jeune femme eut l'impression que sa mère pressentait la demande et qu'elle voulait l'éluder. Elle alla droit au but.

— Mais, vois-tu, mère, nous sommes dans une situation désespérée, nous n'en fermons plus les yeux, Jaques et moi. Les échéances impayées s'accumulent et bientôt, et bientôt... c'est... nous... et elle éclata en sanglots, la tête enfouie dans les couvertures, au chevet de la malade.

L'avare eut un ricanement méchant.

— Tu n'as pourtant pas l'intention de me demander de l'argent ?

Jenny releva son visage bouffi de pleurs.

— Oui, justement. Tu aurais pu nous faire une avance qui nous permettrait de boucher les plus gros trous. Les temps changeront, sûrement, la chance tournera, et, une fois remis à flots, nous te rembourserons petit à petit, par à comptes.

La vieille s'agita sur son séant, la bouche baveuse, ses petits yeux brillants comme deux diamants noirs.

— Et où veux-tu que je prenne pour vous aider ? Si j'avais eu de l'argent, je ne serais pas venue vivre chez vous, je serais restée à Rivaz; tu sais bien que la vigne que j'ai vendue en automne était toute grevée, je n'ai rien, ainsi je ne peux rien faire pour vous.

Une telle âpreté exaspéra la jeune femme.

— Tu n'as pas d'argent, dis-tu ! et tout celui que tu caches dans ce coffre, fit-elle en frappant le meuble du pied.

L'aïeule eut un regard effaré chargé de haine cupide. Elle marmotta, en tremblotant comme un cep secoué par l'ouragan :

— De l'argent dans ce bahut ?... Dans ce Dieu monde où as-tu pu pêcher une idée pareille ?

— Où je l'ai pêchée ? mais je t'ai vue le compter, cet argent, entends-tu, je t'ai vue, la nuit, en chemise, là, près du lit... Et c'est comme ça que tu attrapes tes crêves que je dois ensuite soigner, comme si je n'avais pas assez de mes mioches !

L'indignation la mettait hors d'elle-même, la rendait méchante.

La vieille promenait un regard étrange autour d'elle, de sa fille qui pleurait, secouée de hoquets, au bahut où ses vêtements gisaient en désordre. Puis, subitement, elle se leva, hagarde, le visage terreux, et comme une démente, elle s'habilla en glapissant.

— Ah ! puisque c'est ainsi, eh ! bien je me soignerai moi-même... Ah ! la voilà, la récompense des mères; après s'être échinée de travailler pour élever ses enfants, voilà leur reconnaissance !

Jenny suppliait.

— Mais non, mère, tu ne me comprends pas; je ne te reproche rien, mais nous sommes dans la gêne et si, d'ici à huit jours, nous ne trouvons pas d'argent, il nous faudra déguerpir, la maison aux Ansermoz se vendra.

L'aïeule s'arrêta brusquement et, dévisageant sa fille :

— Ah ! vous en êtes là ?

— Tu le vois, c'est la faillite, la débâcle, la vente juridique... à moins que tu ne te décides...

— Me décider à quoi ? fit l'avare, la parole sifflante comme un coup de fouet, mais quand je te dis qu'il ne me reste pas un sou, as-tu la tête dure !

Toute tentative nouvelle était inutile. Jenny sortit, les yeux rougis, les tempes lourdes. Malgré le respect qu'elle avait toujours eu pour sa mère, elle sentit sourdre, du fond de son âme, un commencement de rancune pour celle qui n'avait plus pour elle qu'un cœur de pierre.

Et la nuit qui suivit, comme Ansermoz et sa femme, la tête bourrelée de soucis, retournaient dans leur cerveau les mêmes pensées brûlantes sans pouvoir fermer les yeux, ils entendirent l'aïeule remuer son argent. S'étant levés, poussés par la curiosité, ils la virent encore devant son lit, horrible dans son déshabillé de vieille décharnée, aligner ses écus sur le plancher; quand elle se fut assurée de la somme, elle la remit dans le pied de bas et referma le bahut sans y cacher l'argent. La même lueur d'espoir leur traversa le cerveau à tous deux. Mais ce ne fut qu'un éclair. L'avare, chancelante, s'appuyant aux meubles, s'approcha du lit, en souleva les couvertures, puis, plongeant ses mains noueuses dans la paillasse, elle y enfouit son trésor.

IV

Quinze jours après, en plein hiver, le domaine de Jaques Ansermoz fut vendu par voie juridique. Et, le printemps venu, emmenant sa femme et ses enfants, il dut quitter la maison de ses pères et s'embaucher comme domestique dans une ferme voisine.

L'aïeule les y suivit.

Janvier 1903. CH. GAB. MARGOT.

Si vous croyez le « Conteur « !

Deux « Joratiers » ayant lu dans notre journal que le Kursaal donnait une matinée dimanche dernier, étaient dès neuf heures devant la porte, attendant vainement qu'elle s'ouvrît. On finit par leur dire que la représentation n'avait lieu que l'après-midi.

Ils s'en allèrent donc, l'un d'eux disant philosophiquement :

— L'ai avâi portant bin, dein lo *Conteu*, « matinée », mâ, l'est veré que cllia papâi cein ne dit rein que dâi dzanlliès.

Les bons comptes font les bons amis.

Dernièrement, un industriel des bords du Rhin, établi depuis de longues années à Montreux et souffrant d'une affection intestinale, se présentait chez une des sommités chirurgicales de la capitale pour s'y faire opérer.

— Vous êtes appareilleur ? lui demanda le docteur.

— Oui, décha longtemps.

— Que faites-vous lorsqu'un tuyau coule ?

— Moi, che le goupe le pout et che le remets un autre.

— Eh bien, monsieur, lui dit le médecin, nous allons aussi vous couper un bout de tuyau et le remplacer.

— C'était très pien, herr doctor, mais quand che le fais ce travail, che le garandis cinq ans. Est-ce que vous garantissez aussi le vôtre ?

On verra voir...

Jean-Louis, mon voisin de bise,
Est le plus prudent des Vaudois ;
Ni « oui » ni « non », c'est la devise
De cet honnête villageois.
Désirez-vous, dans quelque affaire,
Connaître sa décision ?
Il dit, songeur, les yeux à terre :
« On verra voir... J'ne dis pas non. »
Etc., etc.

C'est là le premier couplet d'une *chanson vaudoise* inédite, paroles de E.-C. THOU, musique de CH. M, publiée dans l'*Almanach du Conteur vaudois* pour 1903. — Prix : 50 centimes. En vente dans les librairies et au *Bureau du Conteur*.

La livraison de *janvier* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La Perse et les Persans de nos jours, par Michel Delines. — L'échelle. Roman, par J.-P. Porret. — Le naturaliste J.-H. Fabre et son œuvre, par Aug. Glardon. — La vie sur les canaux. Croquis, par Jean Dalma. — La vengeance de Jean Berthier. Nouvelle, par H. Pluviannes. — Autour du Simplon, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisienne, italienne, anglaise, américaine, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle :*
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Boutades.

Madame B..., rentrant de la promenade, trouve l'amoureux de sa bonne à la cuisine.

— Louise, je ne veux absolument pas que Monsieur reste dans la cuisine.

— Oh ! Madame, il est si tellement timide que jamais y voudrait aller au salon.

Un bon placement. — Dans un duel, un des des deux adversaires reçut une balle en pleine poitrine; mais le projectile s'aplatissant sur une pièce de cinq francs qu'il avait dans son gilet ne lui fit aucun mal. Voyant cela, un des témoins :

— Parbleu, Monsieur, voilà de l'argent bien placé.

THÉATRE. — On a joué jeudi *Le gendre de M. Poirier*, une œuvre toujours jeune d'esprit, en dépit des années. *Au téléphone*, qui figurait aussi au programme, est, en revanche, une pièce toute nouvelle, très impressionnante.

Demain, dimanche, **Les Orphelins du Pont Notre-Dame** et **Les Surprises du divorce.**

* * *

KURSAAL. — Le célèbre **Noblett !** — *Noblett !* le *Frégoli* français, dans ses nombreuses métamorphoses et multiples imitations. *Ce soir*, samedi ; demain, dimanche, en *matinée* et le *soir*.

* * *

Théâtre du peuple. — Nous rappelons que c'est demain soir, 25 janvier, à 8 heures, qu'aura lieu, à la demande générale, à la Maison du peuple, la deuxième représentation de **La Clairière**, pièce en 4 actes de MM. Donnay et Descaves.

* * *

Récitals Scheler chaque mardi au Casino-Théâtre, à 5 h. Sujet : *Le Théâtre de Victor Hugo.* — Grand succès.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.